

L'entrée de Jésus à Jérusalem (Marc 11, 1-11)

« Hosanna (sauve donc) ! ». Ce cri liturgique adressé par la foule à Jésus, donne à penser. Car en hébreu ou en araméen, *hoshi* "âh nâ et *Y^eshou* "â (Jésus) viennent de la même racine : « sauver ». D'emblée, le récit de l'entrée de Jésus à Jérusalem se présente donc symboliquement tel une invite faite à chacun d'entre nous de mettre ses pas dans ce qui conduit à la porte du salut. Car savons-nous vraiment ce que veulent dire « sauver », « être sauvé » ? S'agit-il d'une intervention extérieure de Dieu ? D'un renouvellement intérieur de l'âme ? Des deux en même temps ? Avec Jésus à l'entrée de Jérusalem, nous sommes au porche de l'énigme.

L'évangile de Marc a concentré son récit en une seule montée de Jésus à Jérusalem, préparant et ouvrant au récit de la Passion. L'entrée à Jérusalem est dès lors située au printemps, peu avant la Pâque juive. Mais la citation du psaume 118 et divers autres indices, renvoient clairement à la fête des Cabanes – *Soukkôt* en hébreu – qui avait lieu, elle, en automne, lorsque l'on parvenait à la fin des travaux agraires. En la déplaçant littérairement au printemps, l'évangéliste Marc ne cherche pas à trahir la réalité historique, mais à nous signifier que c'est le symbolisme lié à la fête des Cabanes qui donne à comprendre le sens profond de l'entrée de Jésus à Jérusalem. A nous de marcher sur ses pas.

A *Soukkôt* – fête de la fin des récoltes – chaque famille juive (et c'est encore le cas aujourd'hui dans les pays chauds) se construisait une cabane de branchages et, en souvenir de la traversée du désert lors de l'exode, y passait la nuit durant une semaine. Ainsi, chaque nuit, une ouverture à l'Infini au-dessus de la fragilité exposée du dormeur symbolisait l'accompagnement du Transcendant. Le jour, se déroulaient des processions aboutissant au Temple, empreintes de reconnaissance et de joie. Dans une cruche d'or on puisait à la source de Siloé de quoi procéder à une libation d'eau appelant la pluie venant du Très Haut, source de toutes bénédictions. Sur le chemin, on apportait des fruits (notamment des cédrats, sorte de citrons), on agitait des rameaux de myrte, de saule et des branches de palmier dont on entourait l'autel en signe de lien profond avec la création. Comme l'indique le psaume 118, des témoignages de délivrance étaient inclus dans la liturgie pour donner des exemples de « salut (*y^eshou* "âh) ». Et pour marquer que le Dieu Tout Autre demeure Lumière de lumière, on illuminait le parvis des femmes avec de grands lampadaires.

La fête de *Soukkôt* était une fête de liesse populaire. Mais une ambiguïté subsistait sur la nature de la Transcendance qu'elle célébrait et sur le sens du salut attendu. Car le dernier

des petits prophètes, Zacharie, utilisant le motif mythique du Dieu Guerrier, avait élevé la fête de *Soukkôt* en scénario apocalyptique de la fin des temps, dans lequel le Tout-Puissant après avoir frappé de fléaux les peuples ayant combattu contre Jérusalem, accueille les survivants pour célébrer une fête des Cabanes eschatologique (Za 14, 16) !

Selon l'évangile de Marc, le comportement de Jésus brise radicalement cet imaginaire apocalyptique. Jésus rejoint la fête dans la simplicité d'une attitude intérieure qui se donne à décrypter dans la quête d'un ânon et dans l'évidence d'une parole. Entrer dans la ville sur le dos d'un ânon que personne n'a jamais monté, comporte évidemment une portée symbolique. L'âne s'oppose ici à la prestance guerrière du cheval. Il traduit l'humilité face à la force. Il redit le paradoxe de l'exode. Il exprime la pauvreté des exilés face à l'orgueil violent des cavaleries de Pharaon, englouties dans l'excès même de leur violence. Jésus fait son siège de cette humilité, de cette pauvreté d'errance. Il y trouve son assise et sa vérité intérieure. Sa Parole dit tout net qu'il « en a besoin ». Il emprunte ce que l'âne signifie. Il n'est pas un Roi qui pénètre dans la cité. Il est la Parole d'un Royaume qui se rend proche, qui peut entrer dans la ville, et jusqu'au Temple, mais qui peut aussi faire son entrée dans l'intime de chacun. « Le Royaume de Dieu est en vous / parmi vous » résumera Luc (17, 21). C'est en quoi il est salut. Comme son nom l'indique : *Yeshou'â* « Dieu sauve ». A chacun d'en faire son Royaume.

L'exclamation « Hosanna ! » mise sur les lèvres des participants à la procession, semble à première vue confirmer cette vision intériorisée du salut. Mais l'évangile de Marc souligne une ambiguïté. Il ajoute à la citation du psaume 118 (« Hosanna ! Béni est celui qui vient au Nom du Seigneur »), une exclamation qui n'est pas contenue dans le psaume et qui pourrait bien avoir un sens eschatologique apocalyptique : « Béni le royaume qui vient, de David, notre père. Hosanna au plus haut ! ». Le lecteur attentif perçoit immédiatement un enjeu entre deux visions du salut. Car « venir *au Nom du* Transcendant », c'est proposer en bénédiction, dans la proximité et le dénuement, une Parole en son Nom, source d'un renouvellement intérieur qui ne « sauve » que d'éclairer l'existence qui accepte de mettre ses pas dans sa trace. Le salut se joue à l'intime de soi. Tandis qu'attendre « le royaume qui vient, de David, notre père », c'est proposer en bénédiction, dans la distance et la patience, une sorte d'attente sans attendu, source d'une expectative extérieure qui ne « sauve » que de nourrir l'existence d'un retour du passé qui jamais ne vient. Le salut se joue à l'extérieur de soi.

Dans notre récit évangélique, Jésus ne se prononce pas sur l'ambiguïté des exclamations de la foule. La narration coupe court. « Et il entra à Jérusalem, dans le Temple ». Plus d'âne, plus de vêtements ou de verdure étendues au passage, plus d'acclamations liturgiques. *L'entrée à Jérusalem est entrée dans le Temple !* Ce Temple dont

le lendemain, après une nuit à Béthanie, il chassera les marchands et renversera les tables de changeurs, pour lui rendre sa vocation d'universelle maison de prière ! Mais pour l'instant, Jésus se contente d'un regard circulaire (*peri-blêpô*) sur l'ensemble de l'espace au centre duquel s'élève, voilé par un immense rideau brodé, le vide du saint des Saints, verticalité dans la trace de l'Infini, transcendante ouverture sur l'Irreprésentable, dans laquelle seul pénètre, une fois par année, le Grand-Prêtre. Il y a, dans cette architecture figurant l'infigurable du Transcendant, un point nodal de retrait tout-à-fait particulier. Que Jésus, dans le récit de Marc, y porte son regard doit nous interroger.

Le Nouveau Testament parle souvent de notre corps comme d'un temple. Jésus, ici, n'en dit rien. Mais on peut penser que le Royaume qu'il annonce, le salut dont il est porteur, vient aussi se loger au cœur du temple de nos vies, en ce point d'intériorité qui, infigurable, habite notre silence intérieur. « Hosanna sauve donc ! ». Le sens du cri liturgique adressé à Jésus est détourné par lui de l'extériorité vers l'intériorité. Il suggère une ouverture à *l'Infini du dedans*. Le salut est libération par renouvellement intérieur du plus intime de l'âme. Il découle d'une Parole – incarnée dans le Dire de Jésus – qui vient habiter l'infigurable du cœur humain, là où les écorces de nos emprisonnements, de nos violences, de nos souffrances, subsistent certes, mais accompagnées par le retrait présent du Transcendant. Le salut nous rencontre en ce silencieux point nodal du temple de nous-mêmes.

L'entrée à Jérusalem est donc aussi entrée dans le temple de soi. En cela, son récit ouvre au récit de la Passion. Il en annonce le drame dans le temple même du corps de Jésus. C'est pourquoi dans le récit de Marc, à l'instant de déréliction ultime où, sur la Croix, le point d'intériorité du supplicié endure l'abandon absolu d'un retrait silencieux du Transcendant, le rideau du saint des Saints se déchire. Ce symbole nous indique que le salut n'est plus un voilement de la Transcendance, mais un dévoilement de son abaissement, de sa kénose, qui, se révélant au point d'intériorité du corps du crucifié, nous rencontre au point d'intériorité du propre temple de notre corps – tel une lumière d'outre-lumière. L'Ouvert d'une espérance, d'une résurrection, peut s'y dessiner.

Mais son annonce est pour la semaine prochaine !

Marc Faessler
(25.03.18)